

d'en haut pour leur barrer le passage, et chose étrange, quand même les Hurons auraient été dix fois plus nombreux, ils n'auraient pas osé passer outre, aussi longtemps qu'un seul insulaire s'y serait opposé, tant ils gardaient fidèlement les coutumes et les usages du pays. Les présents finissaient presque toujours par ouvrir la voie ; ils étaient plus ou moins considérables selon les occurrences. C'était sous un autre nom l'institution des douanes, et déjà les *Kitchisipiiniweck* avaient trouvé le secret de la *politique nationale*.

En 1636, les dons durent être plus abondants et plus riches, comme on le voit par une lettre du P. Daniel au gouverneur, écrite « de l'île, ce septième d'Août, à la lueur d'écorces brûlantes qui sont les chandelles et les flambeaux du pays. Un capitaine était mort, les larmes de ses parents n'avaient pas encore été essuyées. Des présents seuls pouvaient leur faire avaler plus doucement leur tristesse. Impossible de se dispenser de cette cérémonie dispendieuse, c'aurait été jeter du feu sur leur douleur. Mais quand, de cette manière, le corps eut été couvert et même qu'on eut fait revivre le trépassé en donnant son nom à un autre, on put continuer sa route en ne payant que le tribut ordinaire. »

Il est curieux de lire ce que disait Sagard, dès 1627, de cette île et de ses habitants qu'il appelait tantôt *Quieunontateronons*, tantôt *Honqueronons*. Ses paroles s'accordent en tout point avec les renseignements plus amples que nous fournirent plus tard les missionnaires de la Compagnie de Jésus. « Nous arrivâmes ce jour-là même chez les Quieunontateronons, après avoir fait 20 lieues et plus de chemin. Ce village était placé sur le bord de la rivière dans une belle plaine, d'où nous fûmes aperçus à plus d'une lieue du port, où presque tous les sauvages se rendirent avec de grandes huées et des bruits qui nous étourdissaient, car on n'entendait partout qu'une voix, ou pour compliments, ou pour se moquer de nous, qui nous rangions à leur merci ; je crois néanmoins qu'ils espéraient profiter de nos vivres, car à même temps que nous eûmes mis pied à terre, ils sautèrent dans notre canot, et se saisirent de nos blés et farines pour les échanger à leur dévotion contre des pelleteries qu'ils ont à foison ; mais comme la charité bien ordonnée commence par soi-même, sachant que nos vivres nous faisaient besoin, j'ai mis le hola (car nos gens n'osaient dire un mot), et par ce moyen tout nous fut conservé et porté au lieu que nous choisîmes pour cabaner, un petit jet de pierre éloigné du village, pour éviter leurs trop fréquentes visites.